

Les périodes de lutte sont évidemment des moments privilégiés pour « prendre racine ». Dans ces cas-là, quelles que soient nos responsabilités, nous respectons la démocratie ouvrière : être majoritaires dans une section syndicale ne supprime jamais la nécessité de mettre sur pied un comité de grève (12), de préparer la grève en AG et d'en tirer le bilan en AG également, y compris et surtout lorsqu'il s'agit de grèves catégorielles, qui n'ont de chance d'aboutir que si d'emblée elles se donnent une organisation démocratique, seule susceptible d'empêcher la direction du syndicat d'isoler et de briser la lutte.

Lorsque sur telle ou telle revendication, le syndicat ne fait rien, et si il existe un large courant qui veut se battre et qui dépasse le cadre des seuls syndiqués, nous pouvons prendre l'initiative (après avoir épuisé devant les travailleurs les possibilités d'agir dans le cadre syndical) de déborder ce cadre syndical par l'élection d'un comité de lutte en AG des travailleurs. Ceci dans le cas où il y a une action à mener qui ne suppose pas la grève elle-même (auquel cas il s'agit d'élire un comité de grève) par exemple une action sur les cantines pour obtenir des repas moins chers, ou lorsqu'une catégorie de travailleurs se mobilise en employant certaines formes d'action : cortèges dans l'usine comme à Renault où les caristes ont défilé à la queue-leu-leu avec leurs cars, ralentissement des cadences etc.. Nous répétons que ceci ne vaut que si une mobilisation de masse existe. Alors la constitution d'organes autonomes, l'élection de délégués est la seule manière de donner une perspective, d'éviter le découragement, d'élever le niveau de conscience. La polémique avec les minos nous a amenés parfois à ne pas suffisamment souligner cela.

2) Comment mener la bataille contre les staliniens : les rapports entre l'intervention de la Ligue et l'intervention syndicale.

Comme le rappelait le texte soumis au Comité Central d'Octobre 1970, le syndicat est le terrain où le parti « doit démontrer aux ouvriers, dix fois s'il le faut, qu'il doit pouvoir se pencher sur l'arrière-garde, qu'il est prêt à n'importe quel moment à l'aider à reconstituer l'unité de l'organisation syndicale » (Trotsky - Classique Rouge No 4). C'est sur ce terrain de la lutte syndicale que se concrétisent « les principes essentiels de la stratégie marxiste : la combinaison de la lutte pour les réformes avec la lutte pour la révolution ».

Nous ne concevons pas à la différence de « Lutte Ouvrière » le syndicat comme un simple réservoir à militants, un lieu de recrutement privilégié. Nous avons une conception opposée à celle de « Révolution » pour qui « l'objectif n'est pas de mener des luttes de masse sur l'entreprise mais de mener une lutte politique contre le réformisme en s'efforçant (!) de lui donner un sens pour les masses ».

Nous sommes dans les syndicats pour y organiser le combat quotidien des travailleurs contre les patrons sur des bases de lutte de classes et aucun travail politique ne nous paraît correct qui va à l'encontre de ce travail de masse. Nous voulons être les meilleurs militants du syndicat parce que nous sommes des militants révolutionnaires. Renforcer le syndicat par un travail de masse et construire le parti révolutionnaire est en dernier ressort une seule et même tâche.

En nous battant dans le syndicat nous éduquons les travailleurs, nous élevons le niveau de conscience de la frange combative mais confuse qui se heurte au blocage de l'appareil bureaucratique, tout en sachant qu'une partie de ces travailleurs ne rejoindra pas maintenant sinon jamais, l'organisation révolutionnaire.

Nous concevons la bataille dans le syndicat comme une bataille qui vise à opposer à la bureaucratie stalinienne la plus large masse possible de travailleurs, en dégagant un courant de masse sur la base de notre acti-

tivité et de nos propositions, sur la base du respect de la démocratie ouvrière et syndicale : et ce non pas pour des raisons purement tactiques, utilitaires mais parce que derrière se profile notre conception de la démocratie prolétarienne et du socialisme.

Et nous proposons la perspective de la tendance syndicale comme lieu de regroupement de cette avant-garde ouvrière dans le syndicat, sur une base de lutte de classes.

C'est cette perspective qui nous guide et nous sert de garde-fous dans notre intervention.

a) Les erreurs commises

Trois ans d'apprentissage ont mis en évidence les déviations auxquelles le poids du stalinisme conduit les militants. Déviation syndicaliste, au sens précis du terme, les militants se transformant en groupe de pression clandestin, sous-marins tentant d'infléchir sur des queues de cerise la ligne bureaucratique, sans donner de perspective au courant critique qui existe aujourd'hui et sur lequel nous devons nous appuyer.

Dans d'autres cas, nous avons commis, en réaction contre cela, l'erreur inverse : faire apparaître trop vite des militants critiques, éventuellement Ligue, avant qu'ils aient même pu avoir une quelconque influence.

Condamnés à l'intervention critique systématique, isolés des travailleurs, c'est alors un jeu d'enfant pour la bureaucratie de les mettre à l'écart, voire de les ridiculiser, en annonçant à l'avance la ritournelle qui va suivre (l'exemple classique étant celui du militant lambertiste qui intervient sur l'indemnité de vie chère ou sur Speller à tout propos).

Mais dans la période récente, un autre risque est apparu : la bataille dans le syndicat conçue comme une bataille ligne contre ligne, LC contre PCF : certains camarades expliquent en effet que face aux staliniens il faut restituer la « cohérence » de notre orientation, car les travailleurs ne comprennent pas le sens de batailles ponctuelles.

Outre le fait que cela ne tient pas compte du rapport de forces national et pas seulement local, entre la Ligue et le PCF, cette analyse confond les besoins d'une frange politisée traversée par certains courants politiques (nous y reviendrons plus loin à propos de la tendance) et le niveau de conscience du courant critique qui existe dans la CGT, en rupture tactique avec la direction CGT sur des points limités : tactique des luttes, journées d'action, fonctionnement interne du syndicat, etc.. mais qui ne remet pas en cause l'ensemble de la ligne réformiste suivie. Ce sont ces militants qui dans les congrès récents ou à la Conférence Jeune de la Métallurgie votent avec nous sur tel ou tel point précis.

Si nous voulons aujourd'hui mobiliser le plus largement ces travailleurs contre la fraction stalinienne, il est illusoire de croire que cette mobilisation dépend du nombre et de la quantité d'idées programmatiques que nous développons. Ce n'est pas par la surenchère verbale que nous convainquons les travailleurs mais sur la base de l'expérience. Il est infiniment plus efficace d'infliger une défaite aux staliniens grâce à une consultation sur les augmentations égales, que de faire une déclaration sur laquelle on ne regroupe personne. L'exemple de la tactique suivie par certains camarades, que nous donnons en annexe est exemplaire : une résistance victorieuse face à l'offensive stalinienne a été menée sur la base d'une bataille sur la démocratie syndicale et ouvrière qui a permis d'isoler le PCF, de faire reculer la direction syndicale, nos camarades ayant derrière eux la quasi-unanimité des travailleurs et ce après une grève que nous avons dirigée mais qui n'a donné aucun résultat.

Le critère de notre travail, c'est la mobilisation et l'éducation des travailleurs.

Pour éviter les malentendus, soulignons que si nous concevons la bataille contre les stals au travers de